

Xavier-Laurent Petit  
*Maestro!*



### *Le livre*

Ils sont cireurs de chaussures, vendeurs de journaux, laveurs de voitures, nettoyeurs de tombes, chiffonniers... Des enfants laissés pour compte dans un pays où les plus pauvres ne peuvent que survivre. Survivre, Saturnino tente de le faire. Dans la rue, il lutte depuis la disparition de ses parents, pour gagner quelques pièces, pour protéger Luzia sa petite sœur, pour se souvenir des mots et des chansons que fredonnait leur mère. Un jour, Saturnino rencontre un vieil homme hors du commun qui se dit chef d'orchestre. Il invite les gamins des rues à venir chez lui. La musique a-t-elle le pouvoir d'effacer la peur et la solitude ?

*Maestro* est né d'un article de journal : « Il était question d'un chef d'orchestre bolivien qui avait réussi l'exploit de monter un orchestre avec des gamins des rues. Lors des émeutes de février 2003 à La Paz, les bâtiments de l'école de musique avaient pris feu et les enfants avaient sauvé les instruments et accueilli leur professeur en jouant... »

### *L'auteur*

Xavier-Laurent Petit est né en 1956. Après des études de philosophie, il devient instituteur puis directeur d'école. Mais avant tout, il a deux passions : la lecture et les voyages. Au fil du temps, l'une a nourri l'autre et vice versa. Dès que l'occasion se présente, il emmène ses enfants découvrir des contrées un peu rares. « J'aime voyager en tant que lecteur », dit-il. Et c'est sans doute pour cette raison que ses romans nous mènent si loin.

Il en a signé neuf dont *Fils de guerre*, couronné par l'Assemblée nationale en 2000.

[Pour aller plus loin avec ce livre](#)

Xavier-Laurent Petit

# Maestro !

Médium poche

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

À Freddy Céspedes,  
*premier violon de l'orchestre symphonique de La Paz.*

*Mais aussi à Manon et sa flûte traversière,  
à Matthis et sa batterie,  
à Raphaël et ses guitares,  
à Aurélien et sa basse,  
à Fred et ses saxos,  
à Patrick et ses percussions,  
ainsi qu'à Jean et son futur violon.*

*Merci à Clément (et son violoncelle) pour ses conseils.*

Ma boîte de cireur, une couverture et Luzia. C'est tout ce qui me restait.

Et j'y tenais.

L'autre couverture, Luzia se l'était fait piquer quelques jours plus tôt mais je ne pouvais pas lui en vouloir, elle était trop petite pour se rendre compte. Depuis, j'avais travaillé dur mais il ne me manquait encore deux ou trois cents centavos pour lui en racheter une neuve. En attendant, on se débrouillait comme on pouvait avec celle qui nous restait parce que, même si les journées étaient brûlantes, les nuits restaient glaciales à cause de l'altitude.

Le soir, j'étais des cartons par terre, histoire de nous isoler du froid. Luzia se blottissait contre moi et je lui racontais des histoires de loups, de brigands et de princesses. J'essayais de me souvenir de celles que m'man nous racontait quand on habitait Llallagua. La plupart du temps, je m'emmêlais et je finissais par tout mélanger, mais Luzia était sympa. Elle faisait semblant de ne pas s'en apercevoir et s'endormait avant que je m'embrouille complètement. Je m'éten-  
dais à côté d'elle en nous recouvrant de la couverture,

on se serrait l'un contre l'autre et Azula, la chatte qu'elle avait trouvée au marché, nous rejoignait en ronronnant, le ventre plein des petits qu'elle n'allait pas tarder à avoir. Pendant la nuit, Luzia tirait la couverture à elle et le froid me réveillait bien avant le jour.

– Tu n'as qu'à lui botter les fesses, me conseillait Patte-Folle. Elle ne recommencera pas.

Mais Patte-Folle n'avait pas de petite sœur.

Chaque matin, je commençais par regarder du côté de la Cordilera parce que, ici, tout dépendait du ciel.

Certains jours, il faisait tellement gris que ça ne valait même pas la peine de se lever. Mais par beau temps, les touristes montaient jusqu'au marché du Rio del Oro pour y dépenser leurs dollars et leurs centavos tout neufs.

Quand j'ai ouvert un œil, ce jour-là, le ciel était d'un bleu étourdissant. Une bonne journée en perspective!

Luzia m'a aidé à rouler notre couverture dans les cartons avant de la planquer dans un trou du mur que j'ai soigneusement rebouché avec des briques. Mieux valait prendre ses précautions...

Depuis bientôt trois semaines qu'avec Patte-Folle on avait déniché ce vieux poste de contrôle abandonné le long des pistes de l'aéroport, personne ne nous en avait encore délogés. Ça tenait du miracle, mais personne non plus ne pouvait dire combien de temps ça allait durer. Tout pouvait arriver. Les services de sécurité de l'aéroport, une descente de « macacos », ou simplement une bande plus nombreuse que la

nôtre... Ce qui n'était pas difficile. Depuis que Vargas et Oscar avaient disparu, on n'était plus que trois, Patte-Folle, Luzia et moi. Mais en comptant avec les jambes tordues de Patte-Folle et les sept ans de Luzia, ça faisait plutôt deux et demi. Voire deux. On avait appris à se faire discrets.

Quant à Vargas et Oscar, on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus. Ici, personne ne se préoccupait d'un ou deux traîne-misère de plus ou de moins. Tout le monde savait que les *macacos* n'appréciaient pas trop les *pilluelos*<sup>1</sup> dans notre genre. Vargas et Oscar n'étaient pas les premiers à disparaître sans laisser de trace et ils ne seraient pas les derniers.

On les a attendus pendant six jours à l'angle de la *calle*<sup>2</sup> San Isidoro, notre rendez-vous habituel, avant de se faire une raison. Le septième jour, on a décidé qu'ils étaient morts et, pour dix centavos, on leur a acheté à chacun un cierge à la cathédrale. On leur devait bien ça. Patte-Folle a voulu réciter une prière mais il ne se souvenait d'aucune. Alors on est juste restés à regarder toutes ces petites flammes qui brillaient comme de l'or et à respirer les fumées d'encens.

Dans un vacarme de fin du monde, le Boeing de l'American Airlines s'est posé à quelques mètres de nous. Le train avant a touché le sol et un panache de fumée a jailli de ses pneus comme s'ils allaient prendre feu. Il atterrissait tous les jours à la même heure et nous servait de pendule. Si on voulait avoir une

1. «Gamins des rues».

2. «Rue».



chance de trouver une bonne place au marché, il fallait partir quand il atterrissait.

Je l'ai suivi des yeux jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une tache noire au bout de la piste. J'adorais les avions, et le soir, quand on revenait, je pouvais rester assis pendant des heures, à les regarder atterrir et décoller. Les oreilles déchirées, je sentais la terre trembler sous mes fesses et je suivais leurs feux jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans le ciel.

– Saturnino! a appelé Luzia.

Elle avait raison, il ne fallait pas traîner. Les touristes n'allaient pas tarder à rappliquer et on n'avait pas de temps à perdre. Elle a donné une dernière caresse sur le ventre rond d'Azula. Patte-Folle avait déjà pris les devants. On a pressé le pas pour le rattrapper tandis que Luzia chantonnait.

*Trois hommes en noir sur le chemin*

*Cache-toi vite derrière ta main*

*Si tu dors, ils ne verront rien*

*Mais si tu sors, ce sera la fin.*

– Tu n'as rien d'autre à chanter?

Elle a secoué la tête en reprenant plus fort.

*Trois hommes en noir sur le chemin*

*Cache-toi vite derrière ta main...*

Elle connaissait des quantités d'autres rengaines du même genre mais celle-ci était sa préférée. Elle la serinait du matin au soir. Moi, je ne pouvais plus l'entendre sans frissonner.

Ces trois hommes en noir me faisaient trop penser aux *macacos*, aux parents et à tout ce qui s'était passé à Llalagua, trois ans plus tôt.

Je me suis installé dans mon coin habituel, à l'angle de la *calle* San Isidoro, et j'ai sorti mon matériel, mes brosse, mes chiffons, mon cirage... Patte-Folle s'est mis un peu plus loin pendant que Luzia filait chercher des cartes postales chez Gondolfo, qui lui laissait deux centavos par carte vendue.

Autour de nous, le marché grouillait déjà. Les paysannes étaient descendues des villages de la Cordilera bien avant l'aube pour avoir les meilleures places et elles avaient déballé leurs marchandises sur de vieilles couvertures. Quelques œufs, des navets, deux ou trois mesures de haricots ou de quinoa, des piments... Les marchands de café et d'*api*<sup>1</sup> circulaient en faisant tinter leurs gobelets. Les crieurs braillaient à gorge déployée et, pour dix centavos, le vieux Guaman récitait des prières à la place de ceux qui n'avaient pas le temps ou qui les avaient oubliées.

Quand Vargas et Oscar ont disparu, je lui ai demandé de dire une belle prière pour eux. Un truc bien. C'était son métier et il faisait ça mieux que

1. Boisson chaude à base de maïs.

n'importe qui. Chez nous, à Llallagua, les parents se chamaillaient toujours au sujet des prières. P'pa disait que ce n'étaient rien que des conneries et m'man répondait que, de toute façon, ça ne pouvait pas faire de mal. Moi, je n'avais pas trop d'idées sur la question, mais Oscar et Vargas étaient morts et pour les morts même p'pa allait à l'église.

Au moment où je lui ai tendu les pièces, le vieux Guaman m'a attrapé la main pour y lire les lignes qui se croisaient au creux de ma paume. J'ai senti son ongle crasseux sur ma peau. Il me fixait de son regard tout gris, ça m'a flanqué la trouille et j'ai filé sans attendre sa prière. Je ne tenais pas trop à connaître l'avenir.

J'attendais encore mon premier client quand la foule du marché s'est brusquement écartée. Ils étaient trois à patrouiller. Trois miliciens en treillis, les pouces enfoncés dans le ceinturon, la matraque et le flingue à portée de main. Ici, tout le monde les appelait les *macacos*. Et même si l'on n'avait rien à se reprocher, mieux valait les éviter. Quand ils ont pris la direction de la *calle* San Isidoro, j'ai aussitôt regardé ailleurs. Je ne connaissais pas une seule personne qui ne détournait pas les yeux devant leurs lunettes métallisées. Ils portaient tous au revers de leur col un écusson à l'effigie du président Alfredo Ayanas.

Et rien qu'à regarder ce salaud, j'avais envie de le tuer.

— Je peux m’asseoir ?

La fille qui venait de me parler était si belle que la réponse est restée coincée dans ma gorge. J’étais trop ébloui pour articuler le moindre mot.

Elle était mille fois plus belle que toutes les filles de mes rêves. Mille fois plus belle que toutes les actrices en maillot de bain qu’on regardait à l’heure des feuilletons américains sur les télévisions des magasins de la Plaza Mayor quand les vigiles étaient de bon poil.

Elle était ma première cliente et une journée qui commençait comme ça ne pouvait que bien se terminer.

Elle s’est assise et a posé les pieds sur ma boîte à cirage.

À eux seuls, ses mocassins de cuir rose devaient valoir dix fois le prix de toutes les chaussures que j’avais cirées depuis le début du mois. J’ai pesté en pensant que je n’avais pas de cirage rose. Ce n’était pas vraiment la couleur la plus demandée par mes clients habituels, mais je lui ai sorti le grand jeu. Dépoussiérage à la brosse à dents jusque dans les moindres recoins, cirage incolore luxe, étalé par petites touches,

un premier astiquage au chiffon de laine, suivi d'une légère couche de crème lustrante fauchée la veille dans un magasin du centre-ville. Et pour finir en beauté, un dernier coup de brillant avec un bas nylon extra-fin.

Un travail de spécialiste.

Je prenais tout mon temps parce qu'une telle beauté, c'était un trésor dont je voulais me souvenir jusqu'à la fin de mes jours.

Tout en frottant et briquant le cuir de ses mocassins, je lui jetais de temps à autre des coups d'œil discrets et elle me souriait en dévoilant ses dents impeccablement blanches et alignées côte à côte comme des perles. De vraies dents de touriste. Bon sang! J'en avais presque la tremblote de cirer les chaussures d'une telle femme! Chez elle, là-bas, il devait sûrement y avoir des blanchisseurs de dents, comme il y avait ici des cireurs de chaussures... Mais chez nous, dans le quartier du Rio del Oro, personne n'avait assez d'argent pour se soucier de ce genre de détail. Ça pouvait bien pousser dans tous les sens, noircir, pourrir, tomber... On avait d'autres chats à fouetter.

Je la regardais mais je faisais quand même attention. Son type était une sorte de géant rosâtre, sportif, rasé de près et bien nourri qui n'arrêtait pas de la photographier sous tous les angles. Tout à fait le genre d'imbécile à s'énerver s'il s'apercevait que j'étudiais d'un peu trop près sa fiancée.

À force de les astiquer, les mocassins de ma princesse aux belles dents ont ressemblé à deux miroirs. Rien à dire, c'était du beau boulot! J'aurais bien peaufiné encore un peu, mais le grand costaud rose commençait

à s'impatienter. Princesse a absolument tenu à ce qu'il prenne une dernière photo de moi avec elle. Quand elle a posé la main sur mon épaule, j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter. J'ai fermé les yeux en humant son parfum. Le paradis lui-même ne pouvait pas sentir si bon.

Je n'ai même pas regardé les quelques pièces que Grand Costaud m'a glissées dans le creux de la main. Ma Princesse s'éloignait, je ne pensais qu'à la blondeur de ses cheveux, à la couleur de sa peau, à son parfum...

J'en étais encore tout étourdi lorsque j'ai enfin ouvert la main. Vingt centavos! Ce *concha de su madre* ne m'avait payé que vingt centavos alors que son sac à dos regorgeait de dollars! Un salaire de misère pour un vrai travail de professionnel!

Pas même de quoi payer à Luzia un bol de *mote*<sup>1</sup> chez la grosse Anita pour son déjeuner. Et encore moins de quoi compléter ma cagnotte pour lui racheter une couverture.

J'ai sorti ma lame de cutter de la cachette que je lui réservais, sur le côté de ma boîte de cireur, et j'ai demandé à Patte-Folle de surveiller mon matériel. J'avais un compte à régler, ça n'allait prendre que quelques instants.

J'avais bien un peu de peine pour Princesse. Mais un travail est un travail et je ne pouvais pas laisser passer ça...

1. Mais bouilli dans l'eau.

J'ai récupéré Luzia au passage et on est partis à la recherche de Princesse et de Grand Costaud. Chez nous, tout le monde est petit et brun et, même en plein marché, au milieu des cris, du fourmillement et de la bousculade, rien n'est plus facile que de repérer un géant rose accompagné d'une belle blonde...

Ils étaient tous les deux devant une marchande de tissus, Princesse se penchait sur les coupons de laine bariolés tandis que l'autre abruti prenait photo sur photo.

Ce n'était pas la première fois que j'avais à me payer moi-même et Luzia connaissait son rôle. Elle s'est faufilée à côté d'eux et a attendu que Princesse se redresse pour lui proposer ses cartes postales. Personne ne peut résister au sourire de Luzia. Princesse s'est tournée vers elle et le géant rose a évidemment voulu la prendre en photo. J'ai jeté un coup d'œil autour de moi. Pas de *macacos* en vue. C'était le moment. Je me suis glissé derrière lui.

Deux secondes suffisaient. Deux coups de cutter bien placés. Un pour chacune des bretelles de son sac à dos. Il ne restait qu'à empoigner le sac et disparaître



dans la foule du marché. Le temps que Grand Costaud comprenne ce qui lui arrivait, Luzia aurait détalé à toutes jambes et le tour serait joué.

Mais le géant était surentraîné. Un véritable héros ! Il ne m'a même pas laissé le temps de donner mon second coup de cutter. Sa main s'est détendue comme un ressort, il m'a agrippé le poignet et m'a tordu le bras à hurler de douleur. Il était mille fois plus fort que moi.

Le visage à deux doigts du mien, il m'a postillonné des tas de trucs incompréhensibles. Les yeux noyés de larmes, je serrais les dents pour ne pas crier. Je ne voulais pas lui offrir ce plaisir. Une demi-seconde, mon regard a croisé celui de Luzia, terrifiée. J'ai eu le temps de lui faire signe de filer. C'était la règle, elle le savait.

Autour de nous, les gens se sont écartés. C'était la règle aussi. Ne pas intervenir. Jamais. Si j'avais réussi à piquer le sac de Grand Costaud, personne n'aurait fait un pas de côté pour lui permettre de me rattraper au milieu de la foule. Mais cette fois j'avais perdu. J'espérais de toutes mes forces que Luzia allait retrouver Patte-Folle.

Grand Costaud me tordait toujours le bras en me poussant devant lui et je ne comprenais pas où il voulait en venir. Maintenant qu'il me tenait, il ne lui restait plus qu'à me casser la figure, à me coller une dérouillée maison. C'était de bonne guerre. Mais il avait une autre idée en tête. Il me poussait au milieu de la foule, des milliers d'étoiles tournoyaient devant mes yeux tellement ce cochon me faisait mal. À côté de lui, Princesse le suppliait de me lâcher, mais il ne voulait rien savoir.

Je n'ai compris ce qu'il cherchait qu'en apercevant les casquettes noires des miliciens. La panique m'a submergé, comme le jour où j'avais perdu pied en me baignant dans le Rio de Cochacamba. Il ne pouvait pas faire ça ! Il était étranger et il ne savait pas de quoi les *macacos* étaient capables. Moi, je le savais. Tout le monde, ici, le savait. Je me suis débattu, j'ai hurlé, pleuré comme un gamin, mais plus je le suppliais, plus le géant rose me tordait le bras, à deux doigts de le casser comme une brindille. J'ai fini par me taire, suffoqué par la douleur, le visage barbouillé de morve et de larmes.

Les trois *macacos* se sont approchés. La chanson de Luzia me trottait bêtement dans la tête.

*Trois hommes en noir sur le chemin  
Cache-toi vite derrière ta main...*

– Un problème, *señor*?

– Non ! j'ai hurlé. Pas de problème ! Je vais le rembourser. Lui acheter un nouveau sac ! C'est une erreur ! Je ne voulais pas !...

L'un d'eux m'a flanqué une gifle à me dévisser la tête.

Grand Costaud leur a montré son sac avec la marque bien nette du cutter sur la bretelle coupée, il leur expliquait en anglais ce qui était arrivé. Les autres hochaient la tête comme des pantins mais j'étais sûr que ces crétins ne comprenaient pas le moindre mot. À chacun de leurs gestes, l'écusson avec la tête du président Ayanas tremblotait comme s'il était vivant. J'ai levé les yeux vers ma Princesse, qui a détourné le

regard.

Merde, Princesse! Dis quelque chose! Fais quelque chose! Ne m'abandonne pas!

Il y avait tout un attroupement autour de nous. Les gens s'étaient arrêtés pour regarder. Ils savaient tous ce qui m'attendait si je restais aux mains des miliciens, mais personne ne faisait le moindre geste. Personne ne disait rien. Avec les *macacos*, on n'avait pas le choix.

Grand Costaud a enfin desserré son étreinte, l'un des miliciens a posé la main sur mon épaule et j'ai bondi comme s'il m'avait envoyé une décharge électrique. Je me suis entrevu dans le miroir de ses lunettes noires.

– Je vais le rembourser, *señor sargento*! ai-je pleurniché. Lui repayer un sac tout neuf. Lui rendre les vingt centavos! Tout...

– Tu n'es qu'un sale petit voleur, a fait le sergent.

– Pas un voleur! Non! Je travaille! Mais il ne m'a payé que vingt centavos! Vingt centavos pour ça!

De mon bras libre, je montrais les mocassins de Princesse.

– Ce n'est pas assez, vous comprenez?... Pas assez!

Il m'a agrippé par les cheveux et m'a secoué la tête de plus en plus fort.

– C'est déjà mille fois trop pour un morveux comme toi. Ce que je comprends surtout, c'est que le *señor* te fait l'honneur de te faire travailler et que toi tu le voles.

Il a décroché la paire de menottes qui pendaient à sa ceinture. Mes jambes sont devenues toutes molles. Si les *macacos* m'embarquaient, qu'allait devenir Luzia?

Elle était encore toute petite ! Sept ans à peine, et je connaissais la vie d'ici !

Je suis tombé à genoux dans la poussière.

– Pardon, *señor sargento*. Pardon ! Je ne recommencerai plus jamais ! C'est juré ! Juré !

Le milicien a souri de toutes ses dents noirâtres.

– Et pourquoi j'irais croire un petit salopard comme toi ?

– Parce que c'est la vérité, *señor sargento*. La vraie vérité de la Vierge Marie !... Parce que sans moi, ma petite sœur ne pourra pas s'en sortir ! Parce que...

Il a fait signe aux deux autres de m'embarquer. Les menottes se sont refermées sur mes poignets. Ils m'ont soulevé en me prenant chacun sous un bras. Je pleurais, la morve me dégoulinait jusque sur le menton. J'arrivais à peine à mettre un pied devant l'autre, devant nous les gens s'écartaient en silence.

Le géant rose restait figé sur place comme s'il commençait seulement à comprendre ce qu'il venait de faire. Princesse avait disparu. J'ai aperçu le visage effaré de Patte-Folle au milieu des badauds, j'ai fermé les yeux. J'avais mal partout, je ne pensais qu'à Luzia. Je n'avais même pas eu le temps de lui racheter une couverture.

Rien ne pouvait être pire que tomber aux mains des *macacos*. « *Si tu sais ce que va faire un macaco, tu en sais plus que lui.* » Le proverbe datait de l'époque où le président Ayanas avait pris le pouvoir et mon père me l'avait répété des dizaines de fois.

– Pardonnez-moi, messieurs, a soudain fait une voix grave, mais je suis persuadé qu'il existe un moyen plus simple de régler cette situation.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

*Itawapa*  
*L'attrape-rêves*  
*Be safe*  
*Les yeux de Rose Andersen*  
*L'homme du jardin*  
*Miée*  
*Fils de guerre*  
*L'oasis*

*Marie Curie*  
*Charlemagne*

Collection NEUF  
*Mon petit cœur imbécile*

*Collection Chut !*  
*Mon petit cœur imbécile*  
lu par Alice Butaud

© 2005, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : avril 2005

ISBN 978-2-211-21781-1